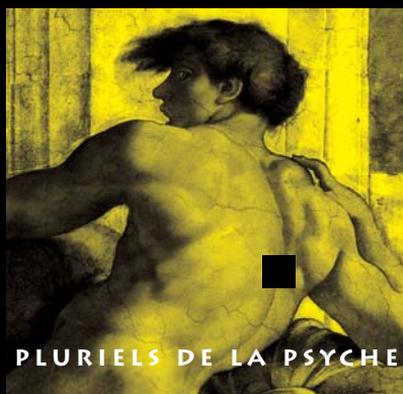


ROGER PERRON

EDDY PROY



Eddy Proy

COLLECTION PLURIELS DE LA PSYCHÉ

La passion et le confort dogmatiques sont sclérosants, voire parfois meurtriers, et la meilleure façon d'y échapper est d'ouvrir nos théories et nos pratiques à la lecture critique d'autres théories et pratiques. Tel est l'horizon que veut maintenir cette nouvelle collection de psychopathologie psychanalytique, sachant que ce champ ne se soutient dans une avancée conceptuelle que d'un travail réalisé avec d'autres disciplines, comme les neurosciences à une extrémité et la socio-anthropologie à l'autre.

Direction de la collection

D. CUPA, E. ADDA

Comité de rédaction

C. ANZIEU-PREMMEREUR, P.-H. KELLER, H. RIAZUELO, A. SIROTA

Comité de lecture

G. CHAUDOYE, V. ESTELLON, L. HOUNKPATIN,
N. DE KERNIER, H. PARAT, G. TARABOUT

Éditions EDK
25, rue Daviel
75013 Paris, France
Tél. : 01 58 10 19 05
edk@edk.fr
www.edk.fr

© Éditions EDK, Paris, 2012
ISBN : 978-2-8425-4169-9

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage – loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Roger PERRON

Eddy Proy



This page intentionally left blank

Du même auteur

Ouvrages

Génétique de l'écriture et étude de la personnalité (avec H. de Gobineau), Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1954.

La graphométrie, étude quantitative de l'écriture (avec F. Coumes et C. Daurat), Monaco, Ed. du Cap, 1960.

Niveaux de tension et contrôle de l'activité, Monographies Françaises de Psychologie, n° 5-6, Paris, Ed. du CNRS, 1961.

Dynamique personnelle et images. Epreuve projective thématique, Manuel, Paris, Ed. du Centre de Psychologie Appliquée, 1969.

Examen psychologique de l'enfant (avec M. Perron-Borelli), Paris, PUF, 1970 (7^e éd., 1994)

Modèles d'enfants, enfants modèles, Paris, PUF, 1971.

Les enfants inadaptés, Paris, PUF, 1972, (6^e éd., 1995).

Retards et perturbations psychologiques chez l'enfant (avec R. Misès), Paris, Ed. du CTNERHI, 1984.

Genèse de la Personne, Paris, PUF, 1985.

Histoire de la Psychanalyse, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1988, 4^e éd., 2000.

Retards et troubles de l'intelligence de l'enfant (avec R. Misès et R. Salbreux), Paris, Editions Sociales Françaises, 1994.

Le complexe d'Edipe (avec M. Perron-Borelli), Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1994, 4^e éd., 2005.

L'enfant en difficultés. L'aide psychologique à l'école (avec J.-P. Aublé et Y. Compas), Toulouse-Paris, Privat-Dunod, 1994, 4^e éd., 2005.

Fantasma, action, pensée (avec M. Perron-Borelli), Editions SARP, Alger, 1997.

L'intelligence et ses troubles. Des déficiences mentales de l'enfance aux souffrances de la personne, Paris, Dunod, 2000, 2^e éd. 2003.

Epître aux enfants qui se cachent dans des grandes personnes, Paris, PUF, coll. Epîtres, 2000.

Une psychanalyse, pourquoi ?, Paris, Interéditions, 2000, 2^e éd. 2005.

La passion des origines. Etre et ne pas être, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 2003.

La Raison psychanalytique. Pour une science du devenir psychique, Paris, Dunod, 2010.

Direction d'ouvrages

Complexe de castration et angoisse de castration (avec A. Le Guen et A. Oppenheimer), in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1991.

Représentations de soi : dynamiques, évolutions, conflits, Toulouse, Privat, 1991.

Autismes et psychoses infantiles (avec D. Ribas), in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1994.

Psychanalyse et préhistoire (avec A. Fine et F. Sacco), in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1994.

Scènes originaires (avec G. Le Goues), in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.

Psychanalyse, neuro-sciences, cognitivismes (avec C. Couvreur, A. Oppenheimer, J. Schaeffer), in *Débats de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1996.

La pratique de la psychologie clinique, Paris, Dunod, 1997.

Construire l'Histoire (avec D. Le Beuf et G. Pragier), in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1998.

Psychoses (trois volumes) I : Théorie et histoire des idées ; II : Aux frontières de la clinique et de la théorie ; III : Pratiques (avec J. Chambrier et V. Souffir), in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1998.

Sous la direction de A. de Mijolla, en collaboration avec B. Golse, S. de Mijolla-Mellor : *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, Paris, Calmann-Levy, 2002 ; nouvelle édition revue et augmentée, Hachette 2005.

Psychanalystes, qui êtes vous ? (avec plusieurs auteurs) Paris, Dunod, Interéditions, 2006.

La recherche en psychanalyse (avec M. Emmanuelli), *Monographies et Débats de Psychanalyse*, Paris, PUF, 2007.

L'auteur

Roger Perron,

Docteur es Lettres et Sciences Humaines, psychologue clinicien et psychanalyste. Directeur de Recherches au CNRS, il a formé à la recherche en psychologie et psychopathologie de nombreux doctorants, en particulier à l'Université Paris V, mais aussi à Genève, Bruxelles, Alger. Membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris, il a poursuivi une longue carrière de psychanalyste praticien, et activement contribué à la formation d'analystes dans le cadre de l'Institut de Psychanalyse de Paris. Praticien et théoricien du psychodrame psychanalytique, il contribue également à la formation dans ce domaine. Il s'est particulièrement intéressé aux processus de développement de la personnalité chez l'enfant et à leurs achoppements : difficultés scolaires, déficiences mentales, autismes et psychoses infantiles, etc. Deux thèmes majeurs sont à signaler, concernant l'épistémologie et la méthodologie de la recherche en psychologie clinique et en psychanalyse et la problématique œdipienne, dont cet « Eddy Proy » est un témoignage latéral.

This page intentionally left blank

1.

Vendredi 20 juillet. Vert

9 h 00

Yvon Sofocle Yvon Jean-Marie André Aristotelides reprend vaguement conscience, s'étire, grogne. Bouche pâteuse, mal au crâne. Il s'assied péniblement. A quelle heure est-il rentré ? Trois heures et demie ? Coup d'œil à la montre : neuf heures. Ça lui revient. Vu le cadavre de la mercière hier à dix heures. Une heure après, le petit Sallé et lui-même avaient suffisamment interrogé le voisinage pour se mettre à la recherche de deux petits cons rouleurs de mécaniques connus de tout le quartier et craints de certains. Trouvé le premier à quatorze heures, arrêté en dépit des protestations d'une mamma hurlante et d'une sœur vouant l'ensemble du corps policier à une castration radicale et définitive, sur fond des pleurs de trois petits enfants terrorisés. Ce petit idiot n'a pas tenu plus d'un quart d'heure, tout avoué, donné le nom de l'autre, son adresse, où on pouvait le trouver, tout ce que vous voulez c'est pas moi j'ai rien fait. Il avait quand même fallu du temps après, de bar blafard en hôtel louche et en bistrot crasseux, pour finalement mettre la main sur le second, vers une heure du matin. Il était un peu plus coriace que l'autre, mais guère plus. Sa superbe avait fondu, il avait tout dit : le braquage à l'ouverture de la mercerie, à neuf heures, la femme qui refuse de donner la caisse, la menace du revolver emprunté à un copain. « J'ai pas voulu, je vous jure, c'était juste pour lui faire peur, le coup est parti, je voulais pas. On a eu la trouille, on a foutu le camp ». Bénéfice : trois cents euros partagés aussitôt ; lui, il avait tout claqué pour frimer dans des bars, en donnant le reste à une pute hors d'âge. On l'avait trouvé dans un lit d'hôtel à l'heure, ronflant, abruti. Vrai ou pas vrai qu'il n'avait pas vraiment voulu tirer ? Pas d'importance. La vieille dame était morte pour trois cents euros. L'instruction, le tribunal, jugeront de ce qu'il faut faire de ces minables. Lui, Yvon Sofocle (avec un f) Yvon Jean-Marie André Aristotelides (sans accents), il a fait son boulot de flic. Pas enthousiasmant, mais il faut bien quelqu'un pour le faire.

Il considère d'un œil morne son pantalon gris bleu froissé et sa chemise bleu azur (il s'est endormi dedans). Il se lève et déplie

son mètre quatre-vingt cinq, ses quatre-vingt dix kilos d'os et de muscles, avec juste un peu de gras en plus autour de la taille depuis qu'il ne joue plus au rugby. Le rugby, il avait commencé tout petit, peut-être dix ans. Papa Aristotélidès (avec accents) l'emmenait de temps en temps voir un match où régulièrement il criait son enthousiasme plus fort que tout le monde ; quand son fils lui avait dit qu'il aimerait bien faire ça aussi, il l'avait tout de go emmené l'inscrire dans un club. A dix-huit ans, avec déjà son mètre quatre-vingt cinq et quatre-vingt kilos, il était devenu un bon pilier. Il avait joué quinze ans avec passion. Mais la professionnalisation, avec sa malodorante odeur d'argent, l'avait dégoûté ; flic il était, flic il resterait, sans hésitation. Son choix fait, il n'avait jamais remis les pieds sur un terrain. Il lui arrivait de le regretter (pas tellement le rugby lui-même d'ailleurs, plutôt les copains), mais un choix est un choix.

Il se regarde dans le grand miroir au dessus du lavabo : encore un peu abruti de sommeil, pas rasé, avec sa tignasse noire bouclée dru, sa gueule de gitan et ses vêtements froissés, il a de quoi se faire arrêter au faciès. Ça lui est arrivé il n'y a pas très longtemps, à Barbès, un soir où il sortait d'un excellent tajine chez Ahmed, un vieux copain. Il a paisiblement exhibé sa carte aux trois flics en tenue qui se sont confondus en excuses en disant vous comprenez... Oui, oui, il comprenait.

Il va dans sa cuisinette, ouvre la porte gauche du placard mural, celle qui grince, en extrait la boîte de cacao Suchard dans laquelle il met le café moulu, constate qu'il va bientôt falloir en racheter. Quatre cuillers à soupe bien pleines dans la vieille machine à café – celle-là aussi il faudra la remplacer, elle crachote vraiment trop depuis quelque temps – de l'eau à hauteur de six tasses, allumer (une petite lumière rose tremblotante) et attendre. Il va à la fenêtre, jette un coup d'œil dans la rue déjà animée et le petit square rond poussiéreux où le clochard dort sur son banc habituel, entre deux aucubas phtisiques. Grand soleil.

La machine à café crachote ; il faut attendre que ça s'apaise ; quand ce ne sont plus que des râles moribonds, il est temps d'éteindre. Bizarre le clochard ce matin : parfaitement immobile. Mort ? Pourquoi pas, ce sont des choses qui arrivent, surtout aux clochards.

Il boit son café très noir, très chaud, à petits coups. Il considère une fois de plus, comme quand il est vaseux, la bizarre kyrielle

de ses prénoms. Il raconte l'histoire, parfois, quand il est de bonne humeur. Comment son géant de père, Iannis Aristotélidès, camionneur de son état, s'était précipité fou de joie au Bureau d'Etat-Civil de la Mairie du 13^e arrondissement, avait écarté d'un revers de main, comme on chasse les mouches, les trois ou quatre personnes qui attendaient au guichet, et tonitrué : « J'ai un fils ! ». Saisie de terreur sacrée par l'apparition de ce Jupiter tonnant, toute la salle s'était figée. L'employé, derrière son guichet, avait avancé un « Euh ? » respectueux, à quoi Iannis avait répondu : 'J'ai un fils, tête de nœud, tu vois ça ! Enregistre ! On va l'appeler... Yvon... non, Sophocle, Yvon, Jean-Marie, André, et tu ajoutes : Aristotélidès, c'est mon nom, ça remonte à Périclès !' L'employé, subjugué, avait écrit dans l'ordre ce qu'il avait entendu : Yvon, Sofocle (avec un f), encore Yvon, c'est bien ce que le père avait dit, Jean-Marie, André Aristotelides (sans accents, il ne savait pas qu'il en fallait ; Iannis avait déclaré ensuite que ça n'avait pas d'importance, vu que des accents il n'y en avait pas du temps de Périclès).

A ce moment-là, quand il raconte cette histoire, on lui demande d'habitude pourquoi ces prénoms hétéroclites.

– Parce que mon père Iannis, farouche Crétois admirateur d'Athènes, aimait ce prénom, Sophocle, qu'il pensait être celui d'un grand général. Et parce que Rose, ma mère, sa femme, avait dit quelque chose comme : 'Iannis tu déconnes. Moi je suis Bretonne, et mon fils s'appellera Jean-Marie comme mon pauvre père, André en souvenir de mon frère mort en mer, et Yvon parce que c'est joli'. Mon père faisait tout, absolument tout, ce que voulait ma mère. Un jour, son patron qui l'aimait bien, lui avait dit : 'Avec ta femme, tu es comme Hercule aux pieds d'Omphale', et comme il le voyait froncer les sourcils, il avait ajouté précipitamment : 'Tu sais, Omphale, c'était une très belle femme !' Mon père aimait raconter cette histoire. Il ajoutait parfois en regardant ma mère : 'C'est vrai qu'elle est belle...' Je me demande pourquoi, quand j'étais gosse, ça m'horripilait ?

Face à l'employé de l'Etat-Civil, Rose avait eu d'abord le dessus, d'où 'Yvon', mais le fier Crétois s'était repris, et avait corrigé pour que Sophocle vienne d'abord, Yvon seulement ensuite, etc. Mais l'employé de l'Etat-Civil avait écrit exactement ce qu'il avait entendu : Yvon Sofocle (avec un f) Yvon Jean-Marie André Aristotelides (sans accents). Rendons grâce à la conscience professionnelle de ces humbles serviteurs de l'Etat.

Bon, se dit-il. Je ratiocine. J'ai eu tort de boire ce verre de whisky en rentrant. Je me rase, je m'habille, je vais à La Boîte, tiens pourquoi on dit toujours 'La Boîte' pour parler du service ? Mais où est le couvercle je me demande, bon je vais à La Boîte, je termine le rapport sur les deux petits cons et la pauvre mercière, une mercière en plein Paris au milieu du dix-huitième arrondissement, je croyais qu'il n'y en avait plus, est-ce que c'était la dernière ? A vérifier. Mais non idiot, ça ne sert à rien, le truc est bouclé. Pourquoi je fais ce métier, bon Dieu, depuis quinze ans ? Au début ça m'amusait plutôt de pourchasser le malfrat, les babines en éveil et la queue frétilante, mais maintenant je commence à en avoir plein les pattes. Mais quoi faire d'autre ? Mercier ? Il en faut, la profession se dépeuple... Tu déconnes, Yvon-Sofocle Aristotelides...

Le rasoir jetable coupe mal, ça doit bien faire une semaine qu'il sert, mais il n'y en a plus. A acheter, avec le café. C'est alors que le téléphone sonne.

* * *

9 h 45

Yvon Sofocle Yvon maugrée et décroche tout en cherchant le paquet de cigarettes dans la poche de la veste gris clair et fatiguée qu'il vient d'enfiler. Il faudrait quand même la donner au pressing. Ça peut bien être l'heure de la première des dix cigarettes du jour.

– Ah c'est toi, Sallé. Bon, pas de panique, je serai à La Boîte dans une demi-heure. Pour ce que ça presse... Comment, pas à La Boîte, pourquoi ? Ah, une pendue ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre, d'une pendue ? Ah, le patron veut que j'y aille... Pourquoi ? A Neuilly ? Et alors... Une dame de la haute, pendue ? Me fais pas rire... Bon, on va y aller. C'est où ? L'Acropole, qu'est-ce que c'est que ça ? Ah, la maison de la pendue. L'adresse ? Je note. Ah au fait elle s'appelle comment, ta pendue ? Ro quoi ? Epelle. Roxane ? Roxane quoi ? Proy ? Proy, ça me dit quelque chose... Hein ? La femme de Eddy Proy, le PDG de... Ah oui je vois... Je vois pourquoi le patron s'y intéresse. Bon, Proy, l'Acropole, Neuilly, on s'y retrouve dans une demi-heure.

Il descend sans hâte ses trois étages sans ascenseur tout en extrayant du paquet froissé une Gauloise (sans filtre) qu'il se colle

dans le coin (droit) de la bouche. De l'essuie-glaces de la vieille Twingo grise et un peu cabossée qu'il a garée cette nuit dans le passage piétons juste en face de chez lui, il extrait un PV mouillé à cause de l'arroseuse qui est passée à l'aube, il le roule en boule et le jette dans le caniveau. Le garçon du bar-tabac qui essuie ses tables le regarde avec réprobation. La portière s'ouvre mal ; depuis le dernier accrochage, rue des Martyrs, ça coince un peu. Il démarre sans hâte. Il a dit une demi-heure au petit Sallé, comme ça, pour faire sérieux ; avec les embouteillages, il arrivera quand il pourra, inutile de se ronger la rate. Il se dit que s'il était flic dans une série policière télévisée il foncerait à toute berzingue, sirène hurlante, en collant d'une main le gyrophare sur le toit et en pilotant de l'autre de savants slaloms qui laissent ébahis des employés de bureau timorés et des mémères outrées qui ne dépassent jamais le quarante à l'heure, et il y en a toujours deux qui dans son sillage se télescopent, et on voit bien que ça va donner une idylle à développer en marge de l'action principale, mais lui il est déjà passé, il est pressé, il s'en sort toujours indemne. On verrait à ses sourcils froncés qu'il réfléchit intensément.

En fait il ne réfléchit pas, il ne pense à rien, il a sommeil. Peut-être qu'il dort un peu en conduisant la Twingo, elle sait ce qu'elle a à faire, car quand il arrive il est un peu surpris, et sa montre lui dit qu'il a mis quarante minutes pour venir. Pas mal.

C'est ça, l'Acropole ? Sacrée chaumière... Un hôtel particulier avec cariatides pour soutenir une porte d'entrée si large que sûrement elle n'y arriverait pas toute seule. Une façade lourdement Napoléon III, en retrait de l'avenue, de sorte qu'on franchit un grand jardin peuplé de roses avant de monter les six marches d'un perron majestueux, où le flic en faction salue militairement et est salué distraitemment. Sofocle salue aussi les cariatides. Il préférerait leur pincer les fesses, mais elles n'en ont pas, ou si elles en ont c'est pris dans la muraille et inaccessible. Un hall d'entrée étincelant, façon Galerie des Glaces, au-delà duquel on voit un jardin, un vrai celui-là, probablement grand comme la moitié d'un arrondissement de Paris.

Le petit Sallé est là. Trente et un ans, un DEA d'immunologie après quoi il a plaqué en déclarant que marner toute sa vie pour un improbable Nobel, avec un salaire de misère et d'abord pas de salaire du tout mais avec l'honneur d'être le larbin d'un patron de labo, ça il ne voulait pas. Ensuite l'École de Police, sorti en très

bon rang, veut se consacrer à la police scientifique mais apprend sur le terrain depuis trois ans avec un Aristotelides qu'il admire : un type qui trouve la solution d'un problème, comme ça, sans avoir l'air d'y penser, ça le fascine. Une jolie femme timide, un bébé de deux ans. L'air un peu fluet, mais ne pas s'y fier : ceinture noire de judo et bon connaisseur de quelques autres sports asiatiques. On l'a vu il y a deux mois face à un malabar ricanant sûr d'aplatir ce gringalet : le petit Sallé s'est littéralement envolé, et sans qu'on ait le temps de comprendre quoi que ce soit, il était sur le dos du type à terre qui, le bras tordu derrière le dos, hurlait, et qui ensuite a quasiment tendu les poignets vers les menottes en chialant comme un môme. Quand on a demandé à Sallé s'il pouvait réellement lui casser un bras, il a eu l'air un peu étonné et répondu que oui, bien sûr, c'est une prise pas très régulière mais efficace. Efficace, pas de doute...

– Bonjour patron dit-il. Venez, c'est à l'étage. Vous allez voir il y a quelque chose de bizarre.

– Bonjour mon petit Sallé.

Pourquoi il a toujours l'air un peu agacé quand je dis « mon petit Sallé » ? Il m'a dit un jour qu'il aimerait mieux pas, que ça fait rire. Je ne vois pas pourquoi, mais chacun ses bizarreries. Si je l'appelle comme ça, c'est que je l'aime bien.

* * *

11 h 00

– Montons par le grand escalier, dit Sallé, c'est un peu impressionnant mais ça ira plus vite que l'ascenseur qu'il faut aller chercher là derrière. Voilà, nous y sommes. Qu'est-ce que vous dites de ça ? C'est la salle de bains de Mme Proy. Tout en marbre. Je sais, ça ressemble plutôt à une piscine, mais c'est sa salle de bains. Elle est là. Un idiot l'a dépendue puis allongée sur ce sofa, mais elle est parfaitement morte, et tout semble montrer qu'elle était morte quand cet idiot l'a décrochée : il s'appelle Ange Tamborini, c'est le jardinier-homme de confiance-homme à tout faire, etc. des époux Proy. Je l'ai vu, un costaud dans la soixantaine, c'est logiquement possible.

– Salut Jean-Marie, je t'attendais dit Barells.

Jean José Barells, quarante-quatre ans, Catalan né quelque part entre Perpignan et Barcelone et par hasard du côté français,

aussi long et sec que Yvon Sofocle Aristotelides est large et lourd, licence et CAPES de philo, ancien champion de France du 400 mètres haies, une femme lumineuse qui a quelques années de plus que lui, qui peint joliment à l'aquarelle et qui cuisine merveilleusement, quatre enfants. La police l'ennuie, mais il la pratique avec conscience, heureusement casé dans un commissariat qui ne connaît jamais de meurtres (s'il y en a, on évite d'y mêler la police et on s'arrange en famille), a écrit un roman policier qu'il espère voir publier un jour, mais, dans l'attente d'un improbable éditeur, avec le concours épisodique et agacé de son frère professeur de littérature classique à Lyon II, il s'amuse à le traduire en grec ancien. Un peu dérouté par les nombreux prénoms qui entourent Sofocle, il a opté définitivement pour Jean-Marie.

– Alors, dit-il, on t'a mis dans le coup. Remarque, je préfère. C'est un coup à emmerdes, comme ça on partagera. Pas belle à voir. Tout à fait le pendu qu'on a décroché trop tard. A première vue c'est bien de pendaison qu'elle est morte, mais allez savoir, on l'a peut-être aidée. Le légiste est venu, il attend pour s'en occuper que les gars aient fini.

Les gars ce sont le photographe et deux types qui relèvent les empreintes.

– Qu'est ce qu'ils cherchent ?, demande Sofocle Aristotelides, et Barells répond : – Je ne sais pas – Et eux ? – Ils ne savent pas non plus, leur boulot c'est de relever les empreintes alors ils relèvent. Qu'est-ce que tu en penses, Jean-Marie ?

Jean-Marie Sofocle etc. ne pense rien. Il regarde. Une grande salle de bains toute en marbre, blanc-rosé, il trouve ça un peu écoeurant, framboise écrasée, mais bof. Salle de bains ou piscine ? Parce que, si c'est une baignoire, c'est grand, un bassin plutôt, deux marches à monter avant de descendre avec une petite échelle, mais ce qui montre que c'est une baignoire c'est la robinetterie. Rutilante... En or ? Pas possible, qui oserait une robinetterie en or ? Pour l'instant c'est plein d'une eau visiblement froide.

– Regarde, dit Barells. Elle s'est pendue – ou a été pendue – avec ça, qu'elle a encore autour du cou. C'est un foulard de soie, rouge lamé d'or, immense – plus de deux mètres cinquante sans doute. Dans les deux tiroirs du haut de la commode, il y en a bien trente, tous très beaux. Celui-là, il a été roulé serré, noué solidement aux deux bouts, un nœud simple autour du cou, et accroché à cette sorte de potence que tu vois là avec une lampe, pour ça

elle est sans doute montée sur ce tabouret rouge. J'ai vérifié, la potence est à deux mètres cinquante du sol, c'est plausible, elle a donné un coup de pied, le tabouret a valdingué, là où tu le vois, il paraît que personne n'y a touché, et voilà, fin de Mme Roxane Proy et début d'une emmerde pour les commissaires Barells et Aristotelides. Parce que tout ça, c'est ce qu'on vient de me dire, mais je ne suis pas sûr d'y croire. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il pose la question comme ça, sans attendre de réponse. Sofocle ne dit rien. Il regarde la potence, d'où pend un luminaire chinois. Effectivement on peut y accrocher quelque chose si on y tient. Est-ce que c'est assez solide pour supporter... combien pèse-t-elle, disons cinquante kilos ? A vérifier. Le tabouret, assez haut – soixante centimètres ? – laqué rouge, chinois lui aussi, avec des pieds-dragons, hideux ; il est couché sur le sol, à un endroit où il est plausible que l'ait envoyé un coup de pied désespéré. Près du luminaire, un guéridon étroit et haut sur pattes, laqué rouge lui aussi, avec un très beau vase en cristal et une rose pourpre. A côté, un lavabo double, en marbre comme tout le reste, et une commode, ventrue, inévitablement laquée rouge et or. Il n'y connaît pas grand chose en meubles chinois, mais évidemment ce meuble-là est un très beau meuble. Quatre larges tiroirs. Les deux du haut sont en effet pleins d'écharpes de soie. Il en déplie deux ou trois, très grandes, très belles ; on doit pouvoir se pendre fastueusement avec ça. Les deux tiroirs du bas semblent pleins de lingeries. Il regarde le petit Sallé qui répond : 'Je vais faire l'inventaire.'

Il contourne la baignoire-piscine et jette un coup d'œil par la fenêtre – fermée qui donne sur le jardin – effectivement plus qu'un jardin, un parc avec de grands arbres. Le soleil commence à taper dur, comme pendant toute cette fin juillet, il est onze heures il va faire encore chaud. A gauche de la fenêtre, une coiffeuse, vaste, encombrée de pots, de tubes, de flacons, de tout ce que peut produire la cosmétique moderne pour entretenir chez les femmes l'illusion qu'elles ne changent pas. De part et d'autre une colonne de tiroirs assez étroits ; Sofocle regarde Sallé qui répond : 'Je vais faire l'inventaire...'. Barells, un peu agacé, dit qu'il a regardé bien sûr, mais laissé tout en état, mais que dans le tiroir de gauche, en haut, il y a quelque chose de bien intéressant... Effectivement ; un gros carnet relié en cuir rouge – décidément... – un carnet d'adresses. Il a l'air copieusement rempli. Sofocle dit à la cantonade : 'Il va falloir éplucher ça...'

11 h 45

Il regarde enfin Roxane Proy. Le corps est allongé sur le sofa qui occupe le dernier panneau, au pied de la baignoire-piscine. La bonne cinquantaine, belle femme certainement ; elle est vêtue comme pour sortir, avec chaussures de ville.

Sofocle est grognon. Il n'a pas assez dormi. Il se rend compte qu'en montant l'escalier d'apparat, tout à l'heure, il a jeté ce qui restait de la Gauloise 1. La moitié pas encore rongée. Quand il a dit au revoir au rugby, il s'est mis à fumer. Un peu d'abord, puis un peu plus, un peu plus... Il y a un an, il a décidé que ça suffisait comme ça, il a décidé d'arrêter, avec un truc imparable : s'accorder dix cigarettes par jour, pas une de plus, et ne jamais les allumer. Ça marche. L'ennui, c'est que quand il est préoccupé, il a tendance à ronger. Il se demande s'il n'a pas remplacé une mauvaise habitude, fumer, par une autre, chiquer. Bah, on verra plus tard. Il a quand même eu tort de jeter dans l'escalier ce qui restait de la Gauloise 1 : il se trouvera bien un fin limier pour trouver ça et en faire une pièce à conviction. Il faudra que tout à l'heure en descendant il voie s'il peut récupérer son mégot (est-ce qu'on peut dans ce cas-là dire qu'il s'agit d'un mégot ?). Il farfouille dans la poche de son veston et extrait du paquet froissé la Gauloise 2 qu'il se colle au coin (droit) de la bouche. Barells sort son briquet comme on dégaine, l'allume et présente la flamme à un Jean-Marie qui le regarde d'un air bovin et dit, l'esprit ailleurs : – Je ne fume pas. – Ah bon, dit l'autre un peu décontenancé.

Ce type l'a toujours surpris. Ça fait un bail qu'ils se connaissent, ils ont autrefois usé leurs semelles sur les mêmes filatures. Lui, Barells, se coule des jours paisibles à la tête du commissariat le plus chic de la région parisienne, et Jean-Marie est à La Boîte. Du prestige, mais un boulot que lui, Barells, ne voudrait sûrement pas faire. Jean-Marie, lui, on dirait que ça lui plaît. Déconcertant bonhomme quand même, ne serait-ce que par cette façon d'être toujours derrière un autre prénom que celui à qui on parle. Décider une fois pour toutes de l'appeler Jean-Marie, ça simplifie. Drôle de bonhomme. Il a l'air ensommeillé, il vous regarde d'un air bovin, il dit qu'il ne pense rien, et c'est peut-être vrai qu'il ne pense pas ; seulement voilà, au bout d'un certain temps il vous dit d'un air paisible, comme ça, en passant : l'assassin, c'est le beau-frère, évidemment,

et en quelques phrases il vous reconstitue toute l'histoire, tellement évidente maintenant qu'il la raconte qu'on se demande pourquoi on n'y a pas pensé avant, et comment il a fait pour y penser – mais justement, est-ce qu'il y a pensé, est-ce qu'il pense jamais quelque chose, ou ça se met comme ça en place, tout seul, dans sa tête ? Barells a lu un jour quelque chose sur les calculateurs de calendriers, les types à qui on donne une date quelconque (dans le calendrier grégorien, il y a même des fortiches qui peuvent dans le julien, mais c'est plus rare) et qui disent toujours, immédiatement, quel jour de la semaine c'était, sans jamais se tromper... Ou bien le calculateur prodige, vous lui demandez la racine quatrième d'un nombre de douze chiffres, et hop, voilà la réponse, tout de suite, et juste. Si on demande au type comment il fait, il ne sait pas, c'est à peine s'il comprend la question : il sait la réponse, c'est tout, ça se fait tout seul dans sa tête, il n'a qu'à regarder le résultat. Demandez à un ordinateur la racine quatrième d'un nombre de douze chiffres, il répondra à peu près aussi vite que ce type, et juste bien sûr, mais si vous demandez à cet ordinateur comment il fait il ne sait pas ; bien sûr le type qui a fait le programme sait et peut vous expliquer, mais l'ordinateur, lui, il ne sait pas, il peut donner la solution, c'est tout. Jean-Marie doit être un type comme ça, une espèce d'ordinateur policier, il n'a pas besoin de penser. Il regarde, il entre les données, et puis il faut attendre que ça se mette en place comme il faut, et hop, voilà l'affaire est résolue.

Barells se demande s'il l'envie. Il est presque surpris quand il entend, enfin, Jean-Marie qui demande : 'Qui a découvert le corps ?'

– Colomba Tamborini. Elle a cinquante-huit ans, elle est femme de chambre-femme de confiance-gouvernante-amie de Roxane, quelque chose comme la nourrice du théâtre antique. Elle est bouleversée, j'ai eu du mal à en obtenir quelques paroles cohérentes, on va la revoir, je t'attendais pour ça, et pour voir aussi Ange, son mari. Deux Corses au service des Proy depuis toujours.

– Et Eddy Proy ?

– Eh bien ça c'est la cerise sur le gâteau, et c'est même sans doute pour ça qu'on te met dans le coup. Pour l'instant, il est dans les pommes ; ça devient même inquiétant, ça fait des heures, le médecin de la famille est avec lui, j'aimerais bien qu'il se réveille... Dans cette salle de bains à la Cléopâtre, ce que les Tamborini ont découvert, c'est la femme pendue, mais aussi le mari, allongé par

terre et inconscient. Ange Tamborini a dépendu l'une et l'a allongée sur ce divan, il a ramassé l'autre et l'a allongé sur son lit, dans la chambre d'à côté.

– Bon, dit Sofocle, on va aller voir ça. Mais ici, Sallé, tu m'as dit qu'il y a quelque chose de bizarre ?

– Oui, patron, la potence. Supposons qu'elle supporte le poids de quelqu'un. Si on accroche quelque chose, c'est forcément au bout à cause du luminaire, ça c'est logique. Le bras horizontal ne fait guère plus de cinquante centimètres de long ; donc la personne qui se pend est bien proche de ce guéridon, là. Or un coup de pied pour faire tomber le tabouret, ça crée nécessairement des remous. Et j'ai toujours entendu dire qu'un pendu se débat, même brièvement. Or le guéridon, le vase, la fleur, n'ont pas bougé... Alors, on peut se demander, et peut-être penser que...

– Bien, dit Barells, allons voir Eddy Proy. C'est la chambre à côté, celle de droite, celle de gauche est à Madame.

Une grande chambre aux murs tapissés d'une très belle paille japonaise gris-bleu très clair, aussi sobrement meublée que la salle de bains peut paraître extravagante. Allongé sur le lit, Eddy Proy encore inconscient, semble-t-il. Bel homme, la quarantaine, très brun, pantalon bleu clair et chemise blanche.

Il est en train de reprendre conscience, dit l'homme assis à son chevet. 'Je suis le Dr Parton, médecin de Roxane et Eddy Proy depuis toujours, ou presque. C'est abominable, je ne comprends pas. Evidemment, ils avaient de gros soucis depuis quelque temps, mais jamais je n'aurais cru qu'elle pourrait se suicider, et surtout pas de cette façon horrible. Quant à lui, il est inconscient. Il va falloir faire des examens, trois ou quatre jours en clinique en tous cas. Ah, voilà, je crois qu'il est en train de reprendre conscience...'

Alors, brusquement Eddy Proy se redresse, et hurle 'Roxane !'. Ce qui explose dans ce cri, c'est une terreur abyssale, une angoisse sans nom, venue du fond de l'être, du fond des âges. Figés d'effroi et de pitié, ils sont là, immobiles, impuissants. Et vient la plainte d'un enfant qui souffre : 'Maman, il fait noir, allume, ouvre la fenêtre, j'étouffe, maman, pourquoi il fait noir ? Parle-moi maman, je veux voir...'

La fenêtre est ouverte, la pièce inondée de soleil.

Eddy Proy est aveugle. Le médecin leur fait signe : 'Sortez'.

* * *

This page intentionally left blank

Dans la même collection chez le même éditeur

(par ordre de parution)

Collectif, sous la direction de Dominique Cupa,
L'attachement, perspectives actuelles, 2000.

Collectif, sous la direction de Dominique Cupa,
Psychologie en néphrologie, 2002.

André Sirota,
Figures de la perversion sociale, 2003.

Collectif, sous la direction de Sylvain Missonnier et Hubert Lisandre,
Le virtuel, la présence de l'absent, 2003.

Collectif, sous la direction de Dominique Cupa,
Psychanalyse de la destructivité, 2006.

Gérard Pirlot,
Poésie et cancer chez Arthur Rimbaud, 2007.

Collectif, sous la direction de Vladimir Marinov,
L'archaïque, 2008.

Marie-Claire Célérier,
Après-coup, paroles de femme, paroles de psychanalyste, 2009.

Collectif, sous la direction de Dominique Cupa, Michel Reynaud, Vladimir Marinov et François Pommier,
Entre corps et psyché, les addictions, 2010.

Collectif, sous la direction de Clarisse Baruch,
Nouveaux développements en psychanalyse, autour de la pensée de Michel de M'Uzan, 2011.

Collectif, sous la direction de Dominique Cupa, Héléne Parat et Guillemine Chaudoye,
Le sexuel, ses différences et ses genres, 2011.

Collectif, sous la direction de Henri Vermorel, avec la collaboration de Guy Cabrol et Héléne Parat,
Guerres mondiales, totalitarismes, génocides : la psychanalyse face aux situations extrêmes, 2011.

Collectif, sous la direction de Guillemine Chaudoye et Dominique Cupa,
Figures de la cruauté, 2012.